

J.A.1820 MONTREUX 1

N° 13
26 juin 1971
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

*Avant
une importante
conférence à Caux*



**Comment
construire
la société
de demain ?**

L'Europe se fait-elle autour du « Concorde » ?

CAUX 1971

Perspectives sur une conférence de portée mondiale

AL'HOMME d'aujourd'hui, désabusé et désorienté, les champions du matérialisme offrent l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Soit de conserver telles quelles les structures de la société en y apportant les seuls changements rendus nécessaires par les pressions exercées. Telle est en général la politique des tenants du pouvoir. Au mieux, il s'agit d'un programme de micro-réformes.

Soit d'intensifier et d'étendre par tous les moyens la guerre de classes jusqu'à ce que les structures et les institutions actuelles en soient ébranlées puis jetées dans les poubelles de l'Histoire, au seul profit de ceux qui dirigent cette opération.

Les sessions de Caux, cet été, mettront en évidence des mécanismes de changement qui ne sont ni les micro-réformes, ni les révolutions-poubelles. Par des faits probants s'esquisseront les contours d'une société radicalement nouvelle, se concrétisant dans l'action politique et les programmes économiques aussi bien que dans les rapports sociaux et la vie familiale.

D'Irlande du Nord, d'Amérique latine, du nord-est de l'Inde, du Canada, des Etats-Unis, du Moyen-Orient, de l'Afrique, du Japon, de l'Australie, du sud-est asiatique comme des différents pays d'Europe, des hommes se retrouveront pour rechercher ensemble comment faire face aux principaux casse-tête de la situation mondiale.

Il s'agit avant tout d'enrichir la vie des hommes et des peuples en faisant passer un souffle d'honnêteté, de désintéressement, de pureté et d'amour et en suscitant en eux la volonté de s'engager. A tous, les rencontres de Caux font ressentir la nécessité d'une transformation permanente et donnent la volonté de réaliser cette transformation. A tous, elles inspirent une stra-

tégie qui s'attaque aux racines mêmes de l'exploitation, de l'injustice et de la corruption dans la société communiste comme dans la société capitaliste.

Ce sera le cas pour les représentants de grandes industries, qu'il s'agisse des ports, de l'automobile ou de la métallurgie. Il y a là des hommes qui sont résolus à faire du Réarmement moral, à l'échelle mondiale, la solution de rechange à la guerre de classes comme force motrice et comme philosophie de notre époque.

D'ordinaire, les conférences internationales n'excellent pas dans l'art de résoudre les conflits ou de doter les hommes des qualités propres à bâtir un monde libéré de la rancœur, des préjugés et des points de vue égoïstes. Les délégués ne sont en général guère prêts à payer le prix qu'il faut pour communiquer l'inspiration divine à leurs nations et ils manifestent rarement le courage moral qui serait nécessaire pour cela. Quant aux établissements d'enseignement et aux familles, ils préparent de moins en moins les gens à participer à la reconstruction de la vie nationale.

A un vaste réservoir d'expériences, Caux joint un espoir indiscutable et une foi militante dans le pouvoir qu'a Dieu de changer les attitudes, les raisons de vivre et les dispositions morales des hommes et des peuples. En même temps, Caux offre à ses hôtes le loisir de rechercher ensemble la sagesse divine afin que chaque homme trouve en son cœur une véritable satisfaction et la possibilité de participer pleinement au renouveau de la vie de l'humanité.

Pour ceux qui en ont l'occasion, Caux donne l'occasion de prendre à bras le corps les tâches les plus urgentes de notre époque.

Paul Campbell

France:

Réformes de structures ou réforme de l'homme?

Dernièrement, les interprètes de la pièce *On jouera sans Rideau* ont été mis au pied du mur. Ils venaient d'interpréter ce spectacle à sujet industriel au Foyer de la jeune travailleuse, à Nantes, à l'invitation de deux étudiants de l'Institut universitaire de technologie. Le public était principalement composé de jeunes. Après les applaudissements, les questions se succédèrent rapidement. « Monsieur, demanda d'emblée un lycéen, s'adressant à l'industriel qui venait d'interpréter un rôle de patron, avez-vous appliqué dans votre propre entreprise ce que la pièce propose? » « Le changement d'attitude que l'on entrevoit dans la dernière scène n'est-il pas utopique? » demanda un jeune professeur. Et un jeune ouvrier: « La haine n'est-elle pas plus efficace que la coopération? ». Enfin, l'inévitable question: « Le changement des hommes débouche-t-il dans le changement nécessaire des structures? ».

Il serait trop long d'entrer dans le détail d'un débat qui se prolongea pendant plus d'une heure et ne manqua pas d'animation. Les réponses fournirent certains faits sur des transformations pratiques opérées dans l'industrie. Mais ce furent aussi des témoignages qui rendaient évident le lien, souligné déjà dans la pièce, entre la vie familiale et les rapports sociaux. Un jeune matelot, sorti pour quelques heures de sa base, fit aussi le rapprochement avec les rapports existant entre officiers et soldats et il parla des moyens tout à fait pratiques par lesquels il avait été amené à vivre sa foi parmi ses camarades et auprès de ses officiers.

Mais sur la question de fond posée par plusieurs spectateurs, l'alternative entre réformes de structures et réformes de l'homme, on peut se demander, comme cela a été d'ailleurs dit par plusieurs acteurs, si la construction d'une société équitable n'est pas une tâche suffisamment vaste pour susciter l'effort commun et concerté de ceux qui pensent surtout aux structures et de ceux qui cherchent à former un nouveau type d'homme. Après tout, si l'on peut discuter longtemps pour savoir, des deux types de réforme laquelle suscitera l'autre, il est manifeste que les hommes ne pourront pas vivre dans la dignité si l'une ou l'autre est négligée. J. J. O.

Pierrot
Ice-cream

... il est fait
de lait
et de crème!



Le Concorde, c'est plus qu'un bel avion

nous déclare un syndicaliste britannique

EN marge de la conférence de l'OIT, j'ai fait une rencontre passionnante. Celle d'un mécanicien anglais, membre du syndicat des « métallos », délégué ouvrier à la grande firme Hawker-Siddeley qui construit entre autres le « Trident » de la BEA.

S'il ne détient aucune position importante sur le plan professionnel ou syndical, Dick Cosens est pourtant bien connu de ceux qui suivent de près les hauts et les bas des grands projets de l'industrie aéronautique européenne. Cosens anime en effet un groupe de travailleurs qui, se rendant compte que l'avenir de leur industrie se situe au niveau multinational, ont pris conscience qu'il leur appartenait de jeter des ponts solides vers leurs collègues d'autres pays, en particulier les Français.

A l'heure où, à Bruxelles et à Luxembourg, se jettent les bases de l'élargissement de la Communauté européenne, son récit m'a convaincu de l'importance du facteur humain dans la collaboration qui doit s'établir entre les peuples d'Europe.

Tout a commencé en 1966, m'a rappelé Cosens. A cette époque, BEA laissait entendre qu'elle pourrait bien acheter ses avions aux Etats-Unis plutôt qu'en Angleterre. Le gouvernement publiait un rapport indiquant qu'il se désintéressait de certains projets, ce qui signifiait que 20 000 hommes devraient trouver un emploi ailleurs que dans l'industrie aéronautique. Le « Concorde » faisait l'objet de vives discussions. Il devenait de plus en plus clair d'autre part que seule une coopération à l'échelle européenne permettrait d'assurer le financement de projets dont dépendait l'emploi de dizaines de milliers d'hommes.

Dans l'été de 1966, Cosens et quelques-uns de ses collègues décidèrent de se rendre à Toulouse, à leurs propres frais, pour y rencontrer des travailleurs français. Grâce à l'appui des syndicats, le contact fut établi. Les Français invitèrent leurs hôtes à un bon repas, mais quand on passa à la discussion, les choses faillirent tourner mal. Les gens de Toulouse, en effet, ne trouvaient manifeste-

ment pas facile de travailler avec les Anglais, et ils commencèrent par vider leur sac. L'un de leurs porte-parole se livra à une violente diatribe contre les Britanniques, leur reprochant leur attitude de supériorité. Et il lança finalement aux visiteurs : « Ce serait peut-être le moment que vous vous rendiez compte que nous pouvons faire des avions aussi bien que vous ».

Que faire, se demandait Cosens ? Répondre par d'autres remarques acerbes ? Partir ? Avant de franchir la Manche, heureusement, il s'était préparé mentalement à cette rencontre avec les Français et, s'interrogeant, s'était bien rendu compte qu'il n'était pas dépourvu de préjugés à leur égard ; dans son cas cela s'exprimait surtout par des propos des plus sarcastiques.

Puisque la plus grande partie de ce que disaient leurs collègues était vraie, se dit-il, pourquoi ne pas le reconnaître ? Ce qu'il fit aussitôt, à la grande surprise des Français qui ne s'attendaient pas à cela. L'atmosphère en changea du coup et la discussion, franche et approfondie put s'engager. Elle devait être profitable aux uns et aux autres.

« Depuis ce moment, rappelle Cosens, nous avons eu de multiples rencontres avec nos collègues de Toulouse et de Paris ; il n'y a plus jamais eu de propos offensants de part et d'autre et nous avons pu travailler étroitement. »

A plusieurs reprises, l'intervention de ce groupe franco-britannique devait se faire sentir. Au printemps 1969, par exemple, une crise éclata à propos du projet d'airbus européen. Les Anglais invitèrent aussitôt leurs collègues à Londres et, s'ils ne réussirent pas à convaincre le gouvernement de revenir sur sa décision de se retirer du projet, ils eurent la satisfaction de voir Hawker-Siddeley entrer dans le consortium européen chargé de la réalisation du projet. (L'entreprise anglaise construit en effet l'aile de l'avion.)

Ce printemps, trois jours avant l'importante rencontre entre ministres français et anglais pour décider du programme de production du « Concorde », Français et Anglais se retrouvèrent à Bristol, puis à Londres, où ils rencontrèrent un membre du gouvernement, ainsi que la presse et la télévision.

« Rien de tout cela n'aurait été possible si nous n'avions pas trouvé le moyen de coopérer avec nos amis français. Si notre rencontre en 1966 avait mal tourné, nous n'aurions jamais pu mener ensemble les différentes campagnes en faveur du « Concorde » et d'autres projets multinationaux, conclut notre interlocuteur. »

J'ai fait remarquer à Cosens que le « Concorde » faisait l'objet de vives critiques à l'heure où l'opinion publique se rebiffe contre le bruit grandissant des avions et prend conscience du danger résultant de la pollution.

Je suis comme chacun préoccupé de réduire

le bruit et la pollution, m'a-t-il dit. Mais on ne souligne pas assez que le « Concorde » ne volera jamais à vitesse supersonique au-dessus du continent ; le « bang » ne se fera entendre qu'au-dessus de l'Atlantique ou du Pacifique. D'autre part, on ne dit pas assez que le prototype du « Concorde » ne fait pas plus de bruit qu'un « Boeing 707 » ou un « VC-10 ». Il est vrai que le « Jumbo 747 », l'avion géant, en fait moins que lui, car il est équipé des derniers perfectionnements technologiques en la matière. C'est dire que des progrès sont possibles dans ce domaine et les ingénieurs y travaillent. En ce qui concerne la pollution, là aussi des mesures peuvent et doivent être prises pour la réduire ; mais il ne faut tout de même pas oublier que la pollution produite par les avions n'est rien en comparaison de celle provoquée par les autos.

On a dit aussi du Concorde qu'il serait un avion pour millionnaires.

On l'a dit aussi du « DC-3 », dans les années trente, répond Cosens. Il transportait alors des vedettes de cinéma de Hollywood à New York. Qui en dirait autant aujourd'hui ! Ce qui était hier l'apanage de millionnaires est aujourd'hui à la portée de tout le monde. Les transports aériens ont révolutionné beaucoup de choses. Combien de gens modestes peuvent s'offrir aujourd'hui, grâce à l'avion, des voyages en pays lointains où ils n'auraient jamais rêvé autrefois pouvoir se rendre ?

Peut-être le « Concorde » sera-t-il au départ l'apanage des gens pressés qui peuvent y mettre le prix. Mais demain, on voyagera en avion supersonique aussi naturellement qu'aujourd'hui en avion à réaction. Il faut d'ailleurs rappeler qu'à l'heure actuelle, les passagers de première classe paient déjà 50 % en plus du tarif normal ; ils n'arrivent pas à destination plus vite que les autres passagers ; leur seul avantage est de disposer de plus de place, de manger mieux et de boire tout ce qu'ils veulent gratuitement ! Avec le « Concorde », on paiera de 20 à 30 % de supplément, mais on arrivera à destination en moitié moins de temps, ce qui, sur les longues distances, compte tout de même.

Durant son bref séjour à Genève, Cosens a rencontré plusieurs délégués à la conférence de l'OIT. « Tous, m'a-t-il dit, ont été des plus intéressés par le récit que je leur ai fait de nos efforts pour arriver à une étroite coopération avec nos collègues français. Le rapport du directeur général du BIT avait cette année pour titre : *La liberté par le dialogue*. Un délégué m'a dit : « Admettre ses propres fautes comme vous l'avez fait, créer ainsi une base de compréhension et d'amitié, voilà la manière de s'y prendre pour établir le dialogue. C'est exactement ce dont nous avons besoin ici. »

D. M.

Le prochain numéro de la Tribune paraîtra le 16 juillet et sera consacré au 25^e anniversaire de Caux.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,

Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Bientôt à Caux

Des Noirs d'Afrique du Sud sur scène

L'auteur britannique Alan Thornhill vient de rentrer d'un séjour de trois mois en Afrique du Sud. Voici, tirés de son carnet de voyage, quelques récits.

La plupart des nouvelles que la presse anglaise publie à propos de l'Afrique du Sud sont mauvaises ; elles sont hélas en grande partie vraies. Quand on lit la presse sud-africaine, les nouvelles de Grande-Bretagne sont également mauvaises : grèves, violence de toute sorte, pornographie, etc. C'est hélas vrai aussi.

Mais il faut se garder de juger l'ensemble d'un pays sur les nouvelles, forcément partielles, que publient les journaux. Car, si tout ne va pas pour le pire en Angleterre, de même on discerne des signes d'un changement prochain en Afrique du Sud ; des forces puissantes sont au travail, qui amèneront une transformation de la société ; il ne fait aucun doute qu'un changement est en vue. Cependant, une question décisive se pose : ce changement viendra-t-il de l'intérieur, ira-t-il assez loin et assez profondément, pourra-t-il prendre de vitesse les forces qui amèneront dans leur sillage la violence, la répression et le sang ?

Je pense à une soirée mémorable que nous avons passée dans le foyer de l'un des dirigeants de la communauté des métis, au Cap. Notre hôte était principal d'un lycée de garçons ; sa femme, également dans l'enseignement depuis vingt ans, bénéficiait de son « année sabbatique » pour aller faire son recyclage aux Etats-Unis. D'autres personnes étaient présentes, y compris l'homme qui est désigné « premier ministre » des métis d'Afrique du Sud, qui sont au nombre de deux millions (et dont les problèmes sont des plus aigus et réclament une solution urgente, d'après M. Vorster lui-même. Réd.) L'atmosphère était plus que cordiale ; elle était surtout honnête, à vous en couper le souffle. On fit le tour de tous les problèmes que ces hommes doivent affronter, des injustices dont ils sont les victimes. Mais on parla également

du poison de la haine et de la rancœur ; comment lui trouver une antidote ? Voilà ce qui intéressait ces hommes.

M. Tom Swartz, le leader des métis, raconta comment, simple apprenti typographe, il avait eu la chance de participer, il y a douze ans, à une conférence du Réarmement moral aux Etats-Unis. Il y avait décidé d'assumer ses responsabilités pour l'avenir de sa communauté raciale et du pays où il vivait. Il y avait aussi découvert le moyen de se libérer de la peur, décidant de couper avec toute forme de corruption. Sans le savoir, il était marqué par le destin pour assumer plus tard de grandes responsabilités.

Sa position n'est guère enviable. Poussé par ses militants, on lui reproche d'aller trop lentement en besogne ; sommé par les autorités d'adopter leur point de vue, il a dû apprendre à vivre sans avoir peur de déplaire ni aux uns ni aux autres, en suivant les injonctions de sa conscience. « Je ne crains pas de perdre ma position », nous avoua-t-il ; « je ne me cramponne à aucun poste officiel. Je pourrais facilement, demain s'il le fallait, retourner à mon atelier de composition ; c'est pourquoi personne ne peut m'acheter, ni m'obliger à adopter une ligne de pensée et

d'action autre que celle que j'ai décidé de suivre en mon for intérieur. »

A Umtata, capitale du Transkei, nous avons participé à une conférence multiraciale du Réarmement moral, à Pâques. Nous y avons notamment rencontré des instituteurs noirs, qui ont monté eux-mêmes l'une des pièces de Peter Howard, *Les Pantoufles du Dictateur*. Certains ont parcouru deux mille kilomètres pour venir à cette assemblée et nous montrer leur pièce — une œuvre d'autant plus poignante qu'elle est présentée par des acteurs africains. Ils ont décidé qu'ils devaient venir en Europe cet été, non seulement pour présenter leur spectacle, mais pour apporter un message d'espoir. Ils sont en train de rassembler l'argent nécessaire à leur voyage. Ils iront en Grande-Bretagne tout d'abord, puis à Caux en juillet.

Le soir de la représentation des *Pantoufles du Dictateur*, je me trouvais assis à côté d'un évêque africain, dont le frère est en prison depuis neuf ans pour agitation politique. Or, le thème de la pièce est précisément celui d'un prisonnier politique qui parvient à apporter l'union parmi les rivaux qui se disputent l'héritage d'un dictateur. Pour l'évêque, l'intrigue qui se nouait sur scène le touchait personnellement. De temps à autre, il ponctuait le dialogue d'un puissant « diable » puis d'un soupir profond. J'avais envie d'en faire autant, car non seulement sur scène, mais dans la salle, il se passait quelque chose que je pourrais sans crainte d'exagérer qualifier d'extraordinaire.

Vers une « session culturelle » à Caux

Du 20 au 24 juillet, une session culturelle aura lieu à Caux.

L'initiative en revient une fois de plus au groupe d'artistes et d'intellectuels scandinaves qui avaient organisé l'an dernier une rencontre semblable à Caux. Réunis récemment en Norvège, ils ont souligné ce qu'ils y avaient trouvé. Le peintre finlandais Lenart Segerstrale, auteur des fresques qui ornent la salle à manger de Caux, a déclaré que son dernier séjour lui avait apporté une grande richesse d'inspiration et multiplié sa capacité créatrice. Une exposition de ses toi-

les vient de rencontrer un grand succès à Helsinki : on y a compté plus de 7000 visiteurs et la moitié de ses toiles ont été vendues.

Les critiques d'art ont noté la richesse de ses couleurs, la profondeur de son inspiration et sa façon originale d'exprimer les sentiments qui traduisent la réalité de la nature humaine.

Des artistes tels que Segerstrale viennent à Caux pour y apporter la richesse de leur inspiration et mieux apprendre comment l'art peut aider l'homme d'aujourd'hui à contribuer à la construction de la société de demain.



Etudiants et syndicalistes à Panchgani (Inde)

Réunis au centre du Réarmement moral de Panchgani, en Inde, des étudiants et des militants ouvriers de plusieurs villes du pays ont décidé de concentrer et d'unir leurs efforts en vue de contribuer à résoudre les problèmes de Calcutta. Voici quelques participants discutant de l'utilisation des bâtiments de Panchgani.

On nous écrit par ailleurs que le toit des nouvelles constructions (théâtre, salles à manger, salles de réunion) a pu être posé peu de jours avant les premières pluies de la mousson.

Photo Franzone

M. Gabriel Marcel, à Paris, en explique le pourquoi

Une réception a été donnée le 10 juin, à la Maison du Réarmement moral, à l'occasion de la sortie en librairie de l'ouvrage *Plus décisif que la violence*.

Après la projection du court métrage illustrant les prolongements de l'action de Caux à travers le monde, M. Gabriel Marcel, de l'Institut, a rappelé les raisons qui l'ont amené à envisager la publication du nouveau livre. « C'est en juin 1968, à mon dernier passage à Caux, dit-il, qu'au cours d'une conversation avec le petit-fils de Gandhi, ayant entendu parler des événements vraiment remarquables qui se sont passés en Inde, j'ai pensé avec Michel Sentis et ses amis qu'il pouvait être utile et même indispensable de renouveler l'effort que nous avons fourni quelques années plus tôt quand nous avons publié *Un changement d'espérance*. »

Se référant à la projection du film sur Caux, M. Marcel a ajouté : « Mettre trop l'accent sur l'élément spectaculaire, c'est risquer d'éveiller chez certains une sorte de protestation. On peut avoir l'impression que tout cela est trop beau pour être vrai, que tout cela est trop facile. Mais à ces amis qui ont pu éprouver ce sentiment de gêne, je leur demande de le surmonter et de se rendre compte que ce qui importe, ce qui est essentiel dans le Réarmement moral, précisément, n'est pas du tout de l'ordre du spectacle possible. Le mot qui se présente à mon esprit pour caractériser cet élément est le

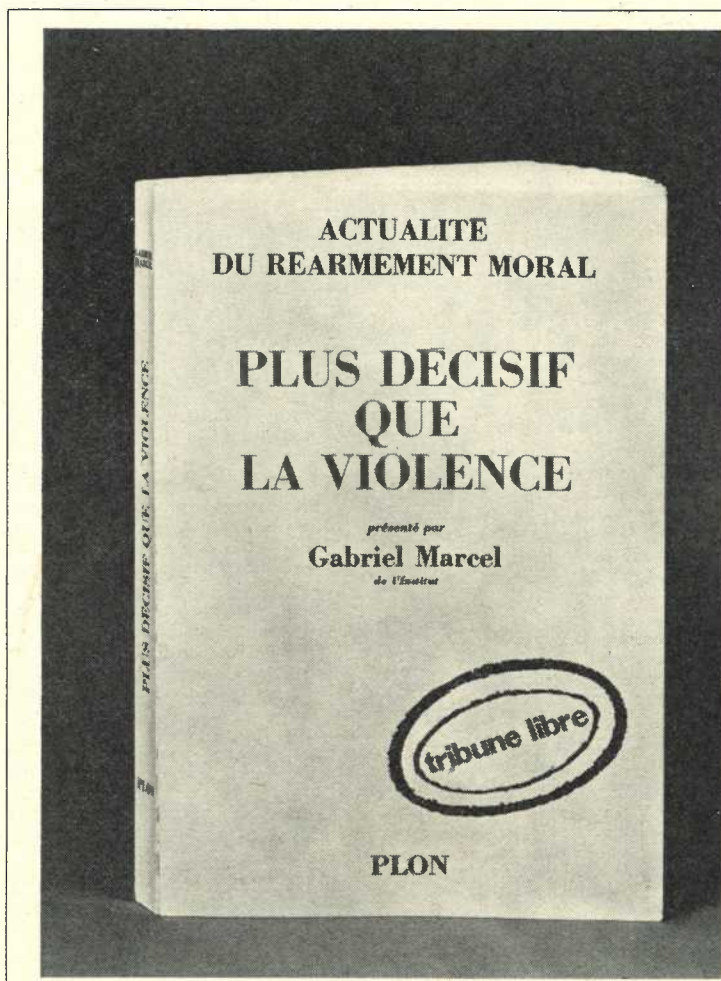
mot grec « metanoia ». On traduira par conversion, mais je préférerais dire un changement dans l'attitude même de l'esprit. Il est tout de même extraordinairement remarquable que chez tant d'êtres, dans des contextes sociologiques aussi différents que possible les uns des autres, cette sorte d'événement se soit produit si souvent, et avec des conséquences parfois presque incalculables.

» Vis-à-vis de ceux qui connaissent très mal le Réarmement moral ou pas du tout, mais qui connaissent un peu mon œuvre, je dois souligner ici cette sorte de convergence que j'avais remarquée dès mon premier contact avec le Réarmement moral (alors les Groupes d'Oxford), autour de 1935-1936. Je venais en effet, dans mes écrits, d'insister sur la valeur essentielle de la rencontre, sur le fait que la rencontre est en elle-même quelque chose d'extrêmement mystérieux et qui dégage une lumière. Eh bien, c'est dans la mesure où des êtres se rencontrent que la « metanoia » devient possible. Prenons simplement cet exemple, pour nous émouvant, des Irlandais du nord. Vous me direz que les résultats ne sont pas encore perceptibles. Hélas, périodiquement, nous recevons les nouvelles les plus désolantes de Belfast ou de Londonderry. Mais cela ne veut pas dire que la semence qui a été jetée là et qui véritable-

ment s'est développée chez certains êtres ne se répandra pas peu à peu.

» Je crois que c'est là une sorte d'acte de foi que nous devons accomplir, mais je pense que cet acte de foi est justifié par ce qui s'est produit dans d'autres cas et en particulier dans cette étonnante affaire du Sud-Tyrol. Il est tout de même extrêmement intéressant de savoir que c'est à Caux, dans ce milieu germinal, ce milieu séminal, qu'a pu se produire cette rencontre entre les hommes qui jusque-là n'avaient pensé qu'à se combattre. C'est le point sur lequel je vous demande de réfléchir.

» J'ajouterai que dans le monde vraiment atroce et de plus en plus inhumain qui se développe autour de nous, il ne nous est pas permis de ne pas penser avec affection et avec gratitude à des hommes dont on peut dire que la tâche vitale est précisément de répandre ce qu'il faut bien appeler cette « bonne nouvelle ». A cet égard, je tiens à saluer avec amitié et reconnaissance ceux qui, présents ici, viennent d'accomplir ce long et difficile voyage, dont on nous a parlé, à travers les pays du Pacifique. Je suis persuadé que ce voyage laissera des traces ; elles ne seront pas toujours discernables, mais quelquefois ce qu'il y a de plus précieux ne se laisse pas discerner. »



*En vente dans toutes les librairies
et à nos adresses*

Prix de vente :

Suisse : Fr. 16.65

France : F 18.50 (taxes comprises)

Un ouvrage

*que vous aurez de l'intérêt à lire
et du plaisir à donner*

Le président Senghor à l'OIT: Il faut repenser les fondements du commerce international

Présidée cette année par un patron, le Français Pierre Waline, l'assemblée de l'Organisation internationale du travail a réuni à nouveau dans les salles du Palais des Nations, à Genève, la foule des délégués syndicaux, des employeurs et des ministres que préoccupent les problèmes de l'emploi et de la justice sociale.

Seul chef d'Etat à venir prendre la parole à cette occasion, le président de la République du Sénégal a exprimé de façon pénétrante les préoccupations légi-

times des « pays en voie de se faire », c'est-à-dire de la majorité des hommes. La presse n'ayant, dans son ensemble, relevé que les propos désabusés du président vis-à-vis de l'OIT, qui n'offrirait que « des propositions aussi insuffisantes que s'il s'agissait de vider un puits avec une cuiller à soupe », nous voulons tenter de résumer ses paroles à l'intention de nos lecteurs. Le président Senghor a, en effet, mis le doigt sur une des questions les plus importantes pour l'avenir de l'humanité.

des pays sous-développés ». C'est à cet effort de réflexion et de solidarité que l'homme d'Etat sénégalais a engagé ses auditeurs. « Il faut, dit-il en conclusion, proposer des solutions décisives qui, en résolvant le problème du sous-développement, pourront éviter au monde angoissé une troisième Guerre mondiale, où les pays prolétaires, acculés au désespoir, n'auraient plus rien à perdre, n'ayant plus rien à espérer. »

Nous savons que les résolutions internationales, de quelque forum qu'elles émanent, resteront lettre morte tant qu'on n'aura pas décidé de s'attaquer à l'égoïsme qui caractérise notre société de profit. Il y a un aspect moral de l'inflation qui doit être souligné. Pour avoir connu certains des hommes qui ont lutté pour que se réalise un accord international sur la réglementation du prix du jute, nous savons combien serrée devient la bataille dès que l'on touche au portefeuille des utilisateurs des matières premières, ou que l'on heurte la vénalité de certains exportateurs du tiers monde. C'est là-dessus, à notre sens, que la bataille du sous-développement sera gagnée ou perdue. Elle nous concerne tous.

Merci au président Senghor de nous l'avoir rappelé en termes si percutants.

P.-E. D.

Le Sénégal a perdu, en 1968, par rapport à l'année précédente, 6 milliards 517 millions de francs CFA du fait de l'effondrement du prix de l'arachide, a déclaré le président Senghor. Si l'on y ajoute les hausses des prix des principaux produits manufacturés ayant fait l'objet d'importations pendant la même année, hausses qui se montent à 1 milliard 803 millions de francs CFA, on aboutit à une perte globale de 8 milliards 300 millions de francs CFA, exclusivement imputable à la détérioration des termes de l'échange entre notre principal produit d'exportation et les principaux produits manufacturés importés.

« Pendant la même année, a poursuivi l'homme d'Etat africain, le Sénégal a reçu 10 milliards 300 millions en subventions et en assistance technique. Compte tenu de ce qu'une bonne partie des sommes affectées à l'assistance technique ne quittent pas le pays dispensateur, on est obligé de conclure que le bénéfice de l'aide a été presque nul pour le Sénégal. »

C'est en se basant sur ces chiffres qui dévoilent la dramatique paupérisation d'un pays en voie de développement, que le président Senghor a lancé un appel pour qu'une session spéciale du conseil d'administration de l'OIT soit convoquée prochainement sur ce sujet, « et que soit déclenchée, auprès de l'opinion internationale, une action dynamique de vaste ampleur ». Car il s'agit, selon M. Senghor, de repenser totalement les règles du commerce international. En effet, pendant que le prix payé au paysan sénégalais pour son arachide baissait de 20 %, les producteurs de colza, en France, de soja, aux Etats-Unis, et de tournesol, en URSS, voyaient leurs produits augmenter en valeur des mêmes 20 %. Il est évident que le système de l'offre et de la demande ne joue pas.

■ Profitant de leur passage à Genève à la conférence de l'OIT, des délégués gouvernementaux, employeurs et travailleurs de tous les continents sont montés à Caux ces deux derniers dimanches. On notait parmi eux les représentants syndicaux de plusieurs pays d'Amérique latine : Colombie, Venezuela, Costa-Rica, Guatemala, Nicaragua, Salvador, Panama. Des personnalités pakistanaises et indiennes, actuellement à Genève pour d'autres rencontres, étaient également présentes. Films et publications du Réarmement moral suscitèrent le plus vif intérêt.

Il faut inventer, au niveau des échanges intercontinentaux, un système de péréquation, comme celui que l'on recherche en Occident pour équilibrer les revenus du travail rural et ceux du travail urbain.

De plus, du fait d'un « système monétaire international, vicié dans ses profondeurs », les prix des produits que le tiers monde doit importer d'Occident pour assurer son développement augmentent d'environ 3 % chaque année, alors que les prix des matières premières exportées par ce même tiers monde ne font que baisser.

« Il nous reste donc à imaginer un système global qui favorise les moins développés, et qui mette fin à la disparité qui existe entre les revenus des pays industrialisés et ceux

Photo : Bureau international du travail



Le président de la République du Sénégal, M. Léopold Senghor, s'adressant aux délégués de la conférence de l'OIT à Genève.

Catherine Guisan revient d'un périple de dix-huit mois en Asie

Il y a un mois, les acteurs de la revue musicale Il est permis de se pencher au-dehors revenaient en Europe. C'était la fin d'une tournée de 18 mois qui les avait menés en Inde, Malaisie, Australie, Nouvelle-Zélande, Papouasie - Nouvelle-

Guinée, Hong-kong et Singapour, en Iran, à Malte et au Tyrol du Sud. Voici à ce propos l'interview de l'un des sept membres suisses de l'expédition, M^{lle} Catherine Guisan, licenciée en sciences politiques de l'Université de Lausanne.

C'est plutôt inhabituel de voir se déplacer pendant un an et demi un groupe d'une centaine de personnes d'âges, de nationalités et de milieux si variés. Qui a donc organisé et financé une telle entreprise ?

Il y a un peu plus de deux ans, nous recevions une invitation de la part de M. R. Gandhi, l'un des animateurs du Réarmement moral en Inde ; il nous demandait de venir participer au programme de construction morale et sociale dans lequel lui et ses collègues se sont lancés dans ce pays aux problèmes immenses. Dans tous les autres pays où nous nous sommes rendus, nous avons toujours répondu à l'invitation de comités qui s'étaient formés pour nous recevoir et qui se sont déclarés responsables de nos frais de déplacement et ont couvert au moins une partie de nos besoins matériels quotidiens.

Comme nous nous sentions aussi tous personnellement responsables de cette action et que nous ne recevions aucun salaire pour notre travail, nous avons dû, chacun, avant le départ, réunir dix mille francs ; ceci grâce à l'aide d'amis, de collègues, de parents et en vendant certaines de nos possessions.

Nous avons terminé ce périple sans un sou de dette ! Toutes les décisions importantes concernant nos déplacements et notre action ont été prises en commun. Nous discutons les faits ensemble, puis en réfléchissant dans le silence, nous arrivions chacun à notre conclusion personnelle de ce qui était juste dans les circonstances données. Conclusions dont nous faisons part ensuite à nos camarades. Chacun était consulté et libre de donner son avis. Parfois, quand il y avait hésitation, nous procédions à un vote à main levée !

Grâce au but et à la discipline de vie que nous avions en commun, malgré les divergences, il n'y a jamais eu d'affrontements violents !

Vous n'aviez donc pas de «chefs» ?

Il est évident que pour un tel groupe, il fallait des porte-parole. Mais ceux-là n'étaient pas élus, ils s'imposaient tout à fait naturellement par la qualité de leur engagement, leur autorité naturelle et l'expérience qu'ils avaient des pays où nous nous trouvions. Ce n'était pas un cercle fermé et beaucoup se sont révélés de véritables « dirigeants » au cours des deux dernières années, simplement

à travers les responsabilités qu'ils ont accepté de prendre.

Et que faisiez-vous toute la journée ? Je suppose que vous n'étiez pas tous des chanteurs professionnels ou forcenés ?

Certainement pas ! Notre spectacle n'était qu'un moyen d'atteindre les gens. Notre vie quotidienne variait d'un pays à l'autre, même d'une ville à l'autre. Car ceux qui nous invitaient avaient en général une idée fort précise de l'action qu'ils voulaient nous voir mener. Partout, nous avons présenté notre spectacle ; nous avons organisé des programmes dans les écoles et souvent donné des cours spéciaux à des classes individuelles. Nous sommes allés aussi dans plus de vingt universités.

Partout, nous avons rencontré les représentants des organisations syndicales et des associations patronales. Nous avons eu aussi de nombreux échanges avec des hommes politiques. Mais une des choses que j'ai trouvées les plus émouvantes est la façon dont nous avons été reçus dans les familles. J'ai moi-même habité dans trente foyers différents au cours de ce voyage, et partout j'ai été traitée comme un enfant de la maison.

Et vous estimez vraiment qu'avec ce genre d'action on peut obtenir des résultats concrets ?

Il est difficile de séparer notre action du travail du Réarmement moral en général. Souvent, nous avons continué là où d'autres avaient commencé, ou commencé ce que d'autres devront poursuivre. Mais je pourrais mentionner la nouvelle unité qui s'est créée entre certains dirigeants malais et chinois de la péninsule malaise secouée par de violentes émeutes en 1969. Les journaux de Singapour et de Kuala-Lumpur en ont d'ailleurs parlé, mentionnant explicitement le Réarmement moral.

Il y a aussi l'exemple du Meghalaya, un Etat récemment créé en Inde au sein de l'Assam, nom que nos journaux mentionnent fréquemment maintenant à cause des Pakistans qui s'y réfugient.

Il y aurait bien d'autres exemples, qu'il serait trop long de citer ici. Mais vous pouvez les trouver dans deux films que nous avons tournés : *La destinée de l'Asie* et *Papouasie - Nouvelle-Guinée, pays d'avenir*, et dans diverses publications.



Le fait que nous avons été invités à revenir en Malaisie et en Inde sur le chemin du retour est aussi encourageant. Mais, alors que pour notre premier séjour en Inde nous avions de l'argent amené d'Europe, la seconde fois nous n'avions plus rien. Et ce sont des centaines de gens très simples qui ont fait des sacrifices financiers pour nous permettre d'accepter leur invitation.

Pensez-vous aussi avoir atteint les masses, et pas seulement la minorité dirigeante ?

Certainement. Nous avons habité dans plus de trois mille familles de tous les milieux sociaux. Nous nous sommes adressés à des centaines de milliers de gens, par l'intermédiaire du théâtre, des programmes scolaires ou universitaires, mais aussi de la radio, de la TV et des journaux. Et nous avons maintenu un contact épistolaire avec beaucoup. Depuis deux ans, je correspond avec une élève d'une des écoles de Chandigarh où nous avons donné des conférences. Sa situation de famille était difficile. Elle décida de faire le premier pas vers son père, qu'elle détestait, et provoqua ainsi une réaction en chaîne de la part du père, puis de la mère, ce qui a complètement changé l'atmosphère familiale.

A Kuala-Lumpur, nous avons rencontré à plusieurs reprises une classe d'écolières malaises, chinoises et indiennes. Elles écrivirent au premier ministre de Malaisie pour le remercier de nous avoir invités et aussi pour lui faire part des résolutions pratiques qu'elles

(suite en dernière page)

Interview (fin)

avaient prises pour aider leur pays, en particulier celle de réellement travailler ensemble. Il leur répondit rapidement, les encourageant à continuer dans cette voie.

Il y a aussi le pasteur néo-zélandais dont la fille, révoltée par l'hypocrisie de son père, s'était enfuie. Il changea d'attitude, elle revint. Et sans aucun doute, les membres de la troupe pourraient vous donner bien d'autres exemples. Sans parler de tout ce que nous-mêmes avons appris.

Qu'a donc l'Asie à enseigner à des Européens ?

Quand nous sommes arrivés en Inde, nous étions « survoltés ». Nous voulions agir, produire des résultats et tout organiser à l'avance. Mais là-bas, cela ne se passe pas comme ça ! Les Indiens et les Asiatiques en général prennent la vie d'une façon beaucoup plus détendue que nous. Ils ont encore le temps de se faire des amis. A La Nouvelle-Delhi, j'ai visité une bonne vingtaine de membres du Parlement à leur domicile pour les inviter à notre spectacle. Tous sans exceptions nous ont invités à entrer et nous avons eu des discussions animées et passionnantes autour d'une tasse de thé ou de café. Le contact humain est aussi important que le travail à faire. C'est très enrichissant, et d'ailleurs les choses finissent toujours par se passer ! Simplement, pas comme nous l'aurions pensé nous-mêmes.

C'est sans doute notre excès de confiance en nous-mêmes et notre air de tout savoir qui nous aliènent en Orient beaucoup de sympathies, encore maintenant. Une bonne dose d'humanité est nécessaire.

Ce n'est pas une qualité très suisse, ou bien ?

Non, et souvent ma fierté a été blessée, particulièrement quand j'ai dû accepter l'aide financière de gens qui parfois m'étaient presque inconnus. Mais c'était une leçon utile. Une des expériences les plus émouvantes que j'ai faites s'est passée en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Avec quatre amies, nous logions à l'Université de Port-Moresby. Comme nous manquions d'argent, nous avons décidé de ne prendre qu'un repas par jour à la cafétéria et de pique-niquer le reste du temps dans nos chambres. Dès ce moment, les étudiantes, qui pourtant n'avaient pas beaucoup plus que nous, n'ont pas laissé passer un jour sans nous apporter quelques vivres ou de l'argent.

Ce voyage m'a aussi aidée à me sentir plus solidaire du reste de l'Europe. En Suisse, on se croit souvent un peu meilleur que les autres. Nous n'avons pas eu d'empire colonial, nous n'avons pas fait de guerres mondiales, etc... Mais pour les Asiatiques, que nous soyons Anglais, Français ou Suisses, nous appartenons tous à la même race blanche qui a colonisé et exploité leur continent. Et nous sommes tous responsables du passé. D'ailleurs, rentrant en Europe par l'Italie, je me suis rendu compte que nous avons, nous aussi, suscité des sentiments de rancœur.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée en rentrant en Suisse après deux ans d'absence ?

Le fait que nous avons en Europe beaucoup plus de manifestations d'étudiants, d'ouvriers, ce qui augmente l'inquiétude dans la population. Partout où je suis allée en Asie, il y avait des problèmes raciaux ou de minorités. Si nous, en Suisse, pouvions résoudre d'une façon satisfaisante la question des travailleurs étrangers ou celle du Jura, nous pourrions peut-être redonner espoir à d'autres pays qui sont aux prises avec les mêmes difficultés.

Comptez-vous faire avec vos amis quelque chose dans ce sens au cours de ces prochaines semaines ?

Notre base d'action pour cet été sera Caux. Nous y recevrons environ 150 personnes d'Asie et des centaines d'autres venant des deux Amériques, du Canada, d'Afrique et d'Europe.

Ce sera l'occasion pour tous les hommes et femmes concernés par la situation dans notre pays de venir rencontrer des gens d'expérience venus d'ailleurs, et de s'entretenir avec eux des solutions à trouver chez nous. Dans une atmosphère détendue et une perspective mondiale, bien d'autres problèmes apparemment insolubles ont déjà trouvé une réponse. Pourquoi pas les nôtres ?

(Interview recueillie par Marianne Donner et Monica Orelli)

Nouveautés
Elégance
Qualité

lausanne
genève
neuchâtel
fribourg
chaux-de-fonds
basel

mt
MODE

la maison du tricot sa

